

Réflexions théologiques sur le temps  
Ou : « Quelle heure est-il chez les piétistes ? »

**Intro :**

Si j'ai bien compris votre programme des journées d'étude théologique, vous êtes engagé depuis l'année dernière dans une réflexion sur le temps. Vous avez commencer... avec l'éternité ! Je ne sais pas qui l'a décidé, mais je trouve ce choix fort intéressant. Commencer avec l'éternité... Vous avez dû évoquer Woody Allen et ce qu'il dit à propos de l'éternité : « C'est long, très long, surtout vers la fin ! » ☺

Petit « exercice » individuel : Dessinez le plus simplement possible « passé », « présent », « avenir » et marquez votre place dans le dessin.

Aujourd'hui, je vous invite à découvrir un monde qui, pour certains d'entre vous, sera peut-être tout nouveau. Le monde des « piétistes ». Pourquoi ? Parce que ce sont des hommes et des femmes (oui, beaucoup de femmes !) qui au lendemain de la Réforme se posent plein de questions sur la vie, le monde, l'Eglise (là ça se corse, vous allez voir !), sur Dieu, bien sûr, mais aussi, et c'est une de leurs spécificités très originales : sur le temps !

Comme des milliers de personnes avant eux et comme des milliers après eux, ils ont essayé de se situer dans le temps, d'y trouver des repères.

C'est pourquoi j'ai intitulé cette journée d'étude de la manière suivante :

**« Quelle heure est-il chez les piétistes ? »**

Mais je vous invite aussi à entrer vous-mêmes dans cette réflexion théologique. Une réflexion théologique, c'est quoi ? C'est l'effort de penser, et surtout de *questionner* des affirmations sur Dieu, le monde, la vie, et de chercher à comprendre leur pertinence dans le contexte où elles ont été formulées, les conséquences pratiques qu'induisent ces affirmations, mais aussi s'apercevoir de leurs failles, voire de leurs incohérences.

Puis, éventuellement, d'être convoqué soi-même pour formuler une conviction, forgée à travers l'expérience de la vie bien sûr, mais aussi à partir de lectures, de réflexions, d'interrogation, de partage avec d'autres, de confrontation avec d'autres.

Comment allons-nous procéder ?

Puisque nous sommes dans le temps et que ce temps est aujourd'hui en plus limité ☺ (nous ne débordons pas le cadre imparti !), je vous propose de rythmer le temps dont nous disposons ensemble en **trois**, et même 4 **étapes** si vous le voulez bien !

Vous voyez : nous réfléchissons **sur** une donnée **dans** laquelle nous nous trouvons ! La réflexion nous demandera une prise de distance, et pourtant, nous sommes conscients que pendant que nous parlons sur le temps, ce même temps « file » comme on dit !

**J'ai dit étapes. Les voici :**

1. Qui sont les piétistes ?
2. De quelle compréhension du temps héritent-ils ?
3. Qu'est-ce qu'ils proposent à leur tour ? Deux exemples

Et puis :

4. Une manière d'envisager le temps qui passe, le temps qui vient : les conséquences théologiques et pratiques

Bien évidemment, il y aura le temps nécessaire de reprendre tel ou tel élément. Je ne prétends d'ailleurs pas faire le tour de la question en quelques heures ! Des livres entiers ont été écrits sur la question du temps chez les piétistes...

Je vous invite d'ailleurs en vue de notre étape 4 à ne pas hésiter à noter des éléments qui vous semblent importants à garder, des questions qui se posent en écoutant la réponse que certains proposent. La réflexion théologique, c'est aussi –et je cite encore Woody Allen, décidément un grand théologien !: « J'ai la question à toutes vos réponses. »

Allons-y !

## **Etape 1**

### **1. Les « piétistes » ?! Quès-à-quo ?!**

Les mouvements que l'on associe au piétisme directement -ou indirectement à travers l'histoire- correspondent à des hommes et des femmes qui insistent sur l'importance d'une **cohérence** entre formulation théologique et pratique de la foi.

Ils se comprennent comme des **mouvements critiques**, comme une sorte de « seconde Réforme » dans l'Eglise protestante établie de leur temps. S'ils interrogent l'Eglise sur la **cohérence** qu'elle vit entre dogme et pratique de la foi, ils la questionnent parfois aussi jusqu'à sa compréhension

même, à savoir qu'ils proposent parfois une *ecclésiologie originale* qui se distingue fortement de celle qu'ont mise en place les Réformateurs et leurs successeurs directs.

D'un point de vue *théologique*, les piétismes puisent dans des sources variées ce qui leur apporte parfois un soupçon (de la part de l'Eglise établie) d'hétérodoxie. On les considère parfois comme un mouvement à combattre, tellement il s'écarte de ce qui est jugé « acceptable théologiquement ».

Les piétismes ont des « ancêtres » **d'avant** la Réforme. Leur manière pessimiste d'envisager l'histoire (vision qu'ils partagent en partie avec les Réformateurs et qui ne recouvre pas une **anthropologie** pessimiste !) les conduit à vouloir chercher en amont des formulations et expressions de la foi qui peuvent « réformer » l'état actuel lamentable de l'Eglise : l'Eglise primitive comme Luc en parle dans les Actes des Apôtres devient l'idéal à rechercher.

Les piétistes ne se cantonnent pas au 17<sup>e</sup> siècle, mais connaîtront un essor important à travers le temps et l'espace. Pratiquement tous les pays sont touchés, le mouvement débute (si on peut parler d'un début...) quasiment en même temps en Allemagne, aux Pays Bas et en Angleterre. Les auteurs se connaissent d'ailleurs, ils échangent –et traduisent souvent- leurs écrits et se visitent mutuellement : un véritable réseau se crée.

Certaines convictions piétistes se retrouvent aujourd'hui dans ce que nous appelons en France les courants « évangéliques », les *evangelicals* dans le monde anglophone ou encore les *Evangelikale* dans le monde germanophone.

Mais certaines pratiques des Eglises protestantes de tradition luthéro-réformée aujourd'hui sont directement héritées des piétistes : je pense aux groupes d'études bibliques notamment, ou à l'enseignement catéchétique des enfants, à l'importance de la lecture biblique individuelle, aux commentaires bibliques journaliers (genre « Parole pour tous »), etc. !

Les écrits « phare » du piétisme se trouvent réédités aujourd'hui. Je pense en particulier aux « 4 livres du Vrai Christianisme » de Johann Arndt, publié pour la première fois en 1610 (!) et qui viennent d'être réédités aux Etats Unis !

Dans son livre *Kirchengeschichtliche Entwürfe (Ebauches à propos de l'histoire de l'Eglise)*, Kurt Aland affirme concernant le piétisme : « Le piétisme n'a jamais existé ». Cette phrase d'Aland attire l'attention sur le fait **qu'une** des caractéristiques fondamentales du piétisme est qu'il se

rencontre toujours dans des **expressions variées** qui ne sont que difficilement réductibles à l'unité. Il est lié à des personnages, à des régions, il prend une multiplicité de formes concrètes. Aujourd'hui, le piétisme est connu et étudié pour être le mouvement de piété (ou –selon les auteurs- le mouvement de « renouvellement religieux ») **le plus important et le plus influent** dans le protestantisme après la Réforme<sup>1</sup>.

Certains le mentionnent clairement comme une **seconde Réforme**. Et il est vrai qu'il répond en quelque sorte : **premièrement** à des évolutions qui ont vu le jour **après** la Réforme et/ou **deuxièmement** aux questions que les Réformateurs n'abordent pas ou ont refusé d'aborder (je pense en particulier à l'idée piétiste d'une *évolution positive* attendue pour la société et l'Eglise ici et maintenant, ou encore à la question de *l'efficacité immédiate* de l'écoute de la Parole de Dieu dans le cœur de l'être humain ; ou encore, -et cela me semble être un thème central- une réflexion très poussée sur la **sanctification** par rapport à la **justification**<sup>2</sup>).

Que veut le piétisme ? La réponse à cette question varie certes selon l'auteur piétiste étudié. Mais certains traits se retrouvent partout.

Le piétisme vise sans aucun doute une **intériorisation** du lien **personnel** avec le Christ par une **pratique** de piété (la fameuse *praxis pietatis* : un mot à se rappeler à tout prix !)

Mais le piétisme est en même temps un mouvement de Réforme **ecclésiale** voire **sociétale**.

Les piétistes ont une position critique vis-à-vis de la théologie doctrinale voire dogmatique de leur temps.

Spener, dans ses *Pia Desideria*, ne rejette pas la théologie mais la « recadre » dans une définition qui n'est pas loin de celle d'un Luther d'ailleurs : « La théologie est d'abord un exercice pratique »<sup>3</sup>. Certes, cette théologie piétiste étonne parfois (certains l'appellent une « théologie de l'abeille », puisque cette dernière va d'une fleur à l'autre pour « faire son miel »), mais il s'agit bien d'une réflexion théologique. Elle cherche à retisser des liens entre une dogmatique protestante ressentie comme sèche et stérile et une pratique croyante indispensable au « christianisme authentique » (ou encore « véritable ou vrai christianisme », les titres en ce sens abondent dans la littérature piétiste). C'est d'ailleurs cette inscription résolument **pratique** du

---

<sup>1</sup> Certains auteurs soulignent qu'en dehors du protestantisme, des mouvements analogues (bien qu'il soit difficile d'établir des parentés directes) ont surgi dans un contexte comparable et à une même époque : le jansénisme en France, le quiétisme en Espagne, le hassidisme juif.

<sup>2</sup> *Il faut peut-être ici développer un peu...* Pourquoi ? En effet, on peut lire les appels répétés pour une « vie authentiquement chrétienne » comme un écho au vide laissé par la doctrine de la justification comprise après Luther davantage comme une garantie de salut devant Dieu, formulée non pas de manière dynamisante, mais bien comme une sorte d'assurance tout risque... Spener aborde ce point explicitement : cf. *Pia Desideria*, p. 37-38.

<sup>3</sup> Traduction française, p.80.

piétisme qui longtemps a été un des freins multiples à la recherche universitaire à propos de ce mouvement d'idées.

Le piétisme a produit et produit certes des textes, mais ce ne sont pas d'abord des traités de théologie auxquels le chercheur est habitué de se confronter. Les textes piétistes sont des prédications publiées, des manuels de piété, des pamphlets dénonçant un manque de « vie de foi » qui s'adressent d'abord à un public de non-théologiens ! Le piétisme, par sa définition même, cherche à ne pas ajouter à une production dogmatique, jugée trop abondante déjà, de traités de théologie. Au contraire, ces traités sont critiqués pour le manque d'impact qu'ils ont dans la vie du croyant et pour la dispute jugée stérile qu'ils entretiennent entre camps adverses.

On peut situer **les débuts du piétisme** au tournant du 16<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècle, dans un contexte de critiques et de mises en questions des conditions ecclésiales et spirituelles, dans une période que l'on appelle « la confessionnalisation » en Allemagne. L'expérience de la Guerre de Trente Ans (1618-1648) a très certainement joué un grand rôle dans la réflexion des théologiens. C'est un moment de crise...

Le piétisme existe à la fois dans le protestantisme **luthérien** comme dans le protestantisme **réformé**. On a parfois tendance à oublier le second, le piétisme réformé, tant le premier occupe le devant de la scène avec des personnages phares...

Cette double inscription confessionnelle est d'autant plus importante à noter que le piétisme peut aussi être compris comme une tentative de **dépasser** le fossé creusé entre luthériens et réformés (voire même d'autres confessions...) à un moment de l'histoire où le confessionnalisme exacerbe justement les différences doctrinales. Les piétistes critiquent cet état de fait et proposent d'aborder les débats confessionnels sous un autre angle. Cette approche a fait dire à certains chercheurs que le piétisme peut être regardé comme une sorte de « mouvement œcuménique » avant la lettre. Ainsi les publications d'un Johann Arndt ont été appelée « iréniques », le conte de Zinzendorf entretient des amitiés avec des représentants éminents de l'Eglise catholique en insistant sur « le socle commun », **antérieur** aux débats confessionnels ! Voilà encore une entreprise qui indique bien un rapport au temps : on cherche dans le passé les réponses pour la crise du présent, car le passé est vu comme un moment meilleur, plus proche de l'événement du Christ, moins « souillé » par des inventions humaines...

Depuis les débuts de la recherche sur le piétisme, on a fait commencé celui-ci avec le personnage éminent de **Johann Jakob Spener** (sur lequel nous aurons tout à l'heure le plaisir de nous pencher!). Celui-ci publie en septembre **1675** ses fameux « *Pia desideria* ou : *Désir sincère* (certains traduisent « *Pieux désirs* ») *d'une amélioration de la vraie Eglise évangélique*.<sup>4</sup>

Le mot « piétiste » se reporte à cette publication et plus largement aux idées et éléments qu'elle met en avant. Une publication qui a eu un retentissement incroyable (à la fois parmi ceux qui l'approuvaient profondément, et parmi ceux qui critiquaient Spener avec virulence). Spener se fait le chantre ici d'une critique de l'Eglise et de la société, d'une nécessaire redécouverte de la Bible, il met en avant une piété vivante pour contrer les disputes théologiques qu'il juge stérile, sans fin, etc. Les « piétistes » étaient donc celles et ceux qui partageaient la même vision que Spener, ses « disciples » en quelque sorte (qui étaient par ailleurs appelés aussi « speneriens »).

L'intérêt porté aux questions de piété se renforce déjà sensiblement au **début** du 17<sup>e</sup> siècle, et pas seulement en Allemagne. On peut le constater aisément en regardant les publications de cette époque. Je pense en particulier au livre « *Practice of Piety* » par l'auteur Lewis Bayly, publié pour la première fois en 1611 en Angleterre. Entre 1611 et 1740, on compte près de 60 éditions de ce livre en anglais et 45 éditions en traduction, dont 18 en allemand. C'est un chiffre qui à lui tout seul montre l'intérêt énorme que rencontrent de telles publications à cette époque. Et puis, il y a le best-seller de Johann Arndt, au tout début du 17<sup>e</sup> siècle (1605/1610). En 1612, un professeur de théologie de Tübingen (Matthias Hafrenreffer) parle de la « **piété** » comme « centre et résumé de toute aspiration du savoir »<sup>5</sup> !

L'impact du mouvement piétiste se constate aussi **dès le 17<sup>e</sup> siècle** dans des domaines hors-théologie : la littérature, l'art et la musique.

Alors : qu'est-ce qui lie les différents acteurs du mouvement ?

1. Une critique acerbe du (peu de...) **vécu** du « christianisme véritable »

- par...d'un côté les fidèles et de l'autre les responsables (pasteurs en particulier, mais aussi théologiens...). La plupart du temps, la critique s'adresse d'ailleurs **davantage** aux pasteurs et docteurs (théologiens) qu'aux laïcs...

<sup>4</sup> Cf. la traduction en français faite par Annemarie Lienhard.

<sup>5</sup> Martin Brecht, *Johann Valentin Andreae*, p.292-295.

- par **l'institution** ecclésiale qui n'a pas poussé assez loin la Réforme (*Nadere Reformatie* aux Pays Bas, puritanisme en Angleterre)

2. Critique des « controverses et disputes » qui « loin de promouvoir la vie chrétienne, en éloignent »

- En résulte non seulement une méfiance par rapport au dogme... mais encore (et elle perdure) par rapport à une approche jugée trop « intellectuelle » de la foi
- Tolérance, irénisme... comme conséquence d'une mise entre parenthèses de formulation théologique/dogmatique
- « **Transformer la doctrine en vie** » (*Lehre ins Leben verwandeln*)

3. Une mise en avant de la relation personnelle vécue avec le Christ

- L'intériorité
- L'individualisation du croire (mise en avant de l'expérience spirituelle de **l'individu...**)

4. L'insistance sur la vie du Christ

- Une redécouverte de *l'imitatio Christi* ... ce qui attire immédiatement les foudres des adversaires qui traitent alors certains auteurs piétistes de « crypto-catholiques » !

*Exemple* : Johann Arndt, avant d'écrire ses livres du Vrai Christianisme, publie *l'Imitatio Christi* de Thomas à Kempis en rédigeant une Préface dans laquelle il formule sa position.

5. Redéfinition de « l'être chrétien véritable (ou authentique) »

- Distance par rapport/séparation d'avec l'institution/la « grande » Eglise
- Regroupements de « vrais chrétiens » à l'intérieur (vivification de tous) ou à l'extérieur de l'institution (constitution d'une « nouvelle » Eglise). Cf. *collegia pietatis/ecclesiola in ecclesia*
- *Une nouvelle ecclésiologie en découle...*

6. La place centrale de la **lecture** biblique : individuelle et communautaire

- Inspiration du texte biblique... contre une distance qu'amène l'étude critique
- **Lecture** non seulement par des pasteurs, mais par les laïcs
- **Contre** Luther qui insiste sur l'écoute et non pas la lecture biblique pour le peuple !

## 7. Mission

- L'importance de la mission et des grandes entreprises missionnaires qui naissent du même mouvement et ont pourtant des « stratégies missionnaires » très divergentes (Halle avec ses théologiens et savants qui « exportent » les structures sur place ; Herrnhut avec ses « frères artisans » qui s'impliquent dans la vie de ceux à qui ils veulent s'adresser ; avec leur résultats paradoxaux)

**Et puis, *last but not least*, ce qui nous intéresse aujourd'hui (on y reviendra au point 3)**

## 8. Une réflexion sur le temps dans lequel on vit et une proposition théologique

- Vision de l'histoire : décadence (partagée avec les Réformateurs) : ici : **double** décadence : Babel, voire l'antéchrist n'est pas seulement l'Eglise catholique, mais encore... **l'Eglise protestante !**
- Retour vers le millénarisme/chiliasme *contre* les idées des Réformateurs
- Plus ou moins fortement souligné, selon le mouvement, implication directe dans « l'amélioration de la société »

On rencontre le « slogan » : « Faire venir le règne de Dieu », ou dit de manière plus « laïc » : l'implication dans la société : Certains auteurs ont parlé du piétisme comme d'une entreprise de re-christianisation non seulement de l'Eglise, mais de la **société**. Ceci est juste si on comprend par « re-christianisation » non pas une initiative qui cherche à évangéliser des croyants d'autres religions voire des athées ou des agnostiques, mais bien une sorte de « revitalisation » du chrétien. La « Mission intérieure » de l'Eglise luthérienne est directement issue de ces mouvements !

Ce qui est particulièrement frappant quand on étudie les mouvements piétistes, c'est de découvrir que **les auteurs comme les auditeurs** (si on peut dire) des nouvelles idées se trouvent dans toutes les couches de la société, et, en ce qui concerne les auteurs, dépassent largement le cercle des seuls théologiens. S'expriment ainsi des juristes mais aussi des gens simples de corps de métiers que l'on n'associe pas spontanément à la réflexion théologique. Les écrits des piétistes sont autant lus par leurs collègues pasteurs que par des gens simples (paysans, artisans, viticulteurs,...). Le nombre des éditions et ré-éditions des textes est impressionnant et ne peut s'expliquer que par



une très large diffusion dans le peuple. Les écrits piétistes représentent au 17<sup>e</sup> siècle des véritables best-sellers... que les éditeurs convoitent car cela se vend « comme des petits pains ».

## Etape 2

### 2. Le temps... parlons-en... ou : De quelle compréhension du temps héritent-ils ?

**Aristote** inquiétait son entourage avec la remarque que le temps au passé n'existe plus, que le temps au futur n'existe pas encore, et que le temps au présent est une simple passerelle, un passage entre le passé et le futur, et par conséquent n'a pas d'existence en soi non plus !

Le temps, c'est un mystère...

**Augustin** (dans ses Confessions) écrivait : « Qu'est-ce que alors le temps ? Quand personne ne me le demande, je le sais. Mais si je veux l'expliquer à quelqu'un qui me pose la question, alors, je ne sais plus ! »

Et encore Thomas **Mann** s'interroge<sup>6</sup> au début du 20<sup>e</sup> siècle : « Qu'est-ce que le temps ? » et y répond en disant : « Un mystère, inexistant et pourtant tout-puissant ».

La compréhension du temps comme quelque chose qui passe se trouve dans la Bible, l'Ancien (vous allez le découvrir en détail la prochaine fois avec Danielle Ellul) et le Nouveau Testament. Le temps qui dans la nature apparaît davantage cyclique (les saisons qui reviennent) ne l'est pas tant pour les auteurs bibliques : il apparaît rythmé, certes, liturgiquement (les fêtes se suivent et rythment l'année), mais il est surtout linéaire. Le récit de la création note un début (« Au commencement »), directement lié à la représentation de Dieu : Dieu est le maître des temps, il y intervient, il n'y est pas soumis lui-même, alors que l'être humain subit le temps (c'est l'expérience même du paysan ou de l'éleveur qui doit avoir la sagesse de « connaître le bon moment » pour semer, pour changer ses animaux de pâturage).

Le psaume 90 souligne ce Dieu qui est « avant et au-delà du temps » : « Avant que les montagnes naissent et que tu enfantes la terre et le monde, depuis toujours, pour toujours, tu es Dieu. »

Un Dieu qui décide également du temps de l'être humain :

« Depuis toujours, pour toujours, tu es Dieu. Tu fais retourner l'homme à la poussière, car tu as dit: "Fils d'Adam, retournez-y!" » (Psaume 90)

Dans certains textes de l'Ancien Testament (en particulier chez les prophètes) affleure l'attente d'un temps à venir (Esaïe 2,2-3) : « Il arrivera, dans la suite des temps, que la montagne de la maison du Seigneur sera fondée sur le sommet des montagnes, qu'elle s'élèvera par-dessus les

---

<sup>6</sup> In : *Zauberberg*, publié en 1924 (« La montagne magique »).

collines, et que toutes les nations y afflueront. » et l'attente du Messie, du roi parfait, de l'élu du Seigneur à venir (Aggée 2,22-23) « Je vais renverser les trônes des royaumes et exterminer la force des royaumes des nations; je vais renverser chars et conducteurs; chevaux et cavaliers tomberont, chacun sous l'épée de son frère. **En ce jour-là** - oracle du SEIGNEUR, du tout-puissant - je te prendrai, Zorobabel, fils de Shaltiel, mon serviteur - oracle du SEIGNEUR. Je t'établirai comme l'anneau à cacheter, car **c'est toi que j'ai élu** - oracle du SEIGNEUR, du tout-puissant." »

Le **Nouveau Testament** reprend certaines compréhensions comme Dieu « maître du temps », l'idée que le temps a à la fois des aspects cycliques, mais se situe aussi dans une perspective linéaire. Les mots utilisés pour parler du « temps » sont nombreux et ont généralement une signification forte : le moment favorable (*kairos*), le temps qui passe (*chronos*), le jour (*èmera*) ou encore l'heure (*ôra*), notamment dans l'Évangile selon Jean.

On comprend aisément l'importance d'une réflexion qui engage le temps : si l'attente du messie a été comblée, si le messie attendu est venu, n'est-ce pas la « fin » de l'histoire ? Ainsi l'expression « Le jour du Seigneur » qui dans l'Ancien Testament signifie la fin des temps<sup>7</sup>, sera repris dans le Nouveau Testament certes pour dire aussi une attente de la fin des temps<sup>8</sup>. Mais, de manière significative, dans les lettres aux Corinthiens notamment, l'expression « jour du Seigneur » va devenir « jour du Seigneur Jésus » ! Une sorte de concentration de ce jour sur la personne de Jésus s'opère.

**En même temps**, dans les premières communautés chrétiennes, l'expression va commencer à être **LA** désignation du dimanche, jour de Résurrection du Christ ! L'Apocalypse va « combiner » ces deux compréhensions de manière très intéressante : Apoc.1,10.

Déjà la Didachè exhorte les croyants ainsi : « Réunissez-vous le jour du Seigneur, rompez le pain et rendez grâces après avoir d'abord confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. (Didachè 14,1) ». Le « jour du Seigneur » est donc désormais un jour « déjà là »... et en même temps encore à attendre !

Les récits néotestamentaires qui évoque « le Royaume de Dieu » (dans l'idée d'une royauté exercée) sont significatifs à cet égard : tantôt le lecteur semble devoir attendre ce royaume (« le

<sup>7</sup> Esaïe 13,6.9 ; 58,13 ; Ezéchiël 13,5 ; 30,3 ; Joël 1,15 ; 2,1.11 ; 2,31 ; 3,14 ; Amos 5,18.20 ; Abdias 1,15 ; Sophonie 1,7.14 ; Malachie 4,5.

<sup>8</sup> Actes 2,20 ; 1Co 5,5 (jour du seigneur Jésus) ; 2Co 1,14 (jour du seigneur Jésus) ; 1Thess.5,2 ; 2Thess.2,2 ; 2Pierre 3,10 ; Apocalypse 1,10 ( !)

Royaume est proche »), tantôt ce Royaume est déjà là, dans la personne même de Jésus (Matthieu 12,28 : « Mais, si c'est par l'Esprit de Dieu que **je** chasse les démons, **le royaume de Dieu** est donc venu vers vous. »). On pourrait dire que les auteurs cherchent à dire : « C'est là, et ce n'est pas tout à fait là. » ou encore, « Le Royaume, c'est lui, mais ce n'est pas totalement lui ». Des signes sont donnés, mais ce ne sont que quelques signes : certains boiteux marchent, certains aveugles voient... mais ce ne sont pas tous les boiteux qui marchent, ni tous les aveugles qui voient ! Il y a donc encore une attente ! La manière dont on peut exprimer cette attente varie selon les auteurs, bien évidemment. Le Nouveau Testament propose différentes manières d'en parler, de l'envisager. Un auteur comme Paul peut même en parler de différentes manières à travers ses écrits, et surtout... à travers le temps qui avance !

S'il attendait encore la « fin des temps », la seconde venue du Christ (Paul ne parle pas du « retour » comme d'autres) pour « demain » dans la lettre aux Thessaloniciens (la lettre la plus ancienne dont nous disposons), il se rendra à l'évidence que cette « venue » finalement n'est peut-être pas pour tout de suite. Il commence à envisager un temps plus long avant la fin. Ce qui soulève des problèmes et questions jusque-là inabordés (notamment éthiques).

Faisons un saut dans l'histoire et regardons comment les Réformateurs envisagent les choses. Le contexte a changé depuis le 1<sup>er</sup> siècle, bien évidemment. Le contexte historique mais aussi le contexte théologique.

La doctrine de la fin des temps, ou, pour utiliser un « gros mot » de la théologie, **l'eschatologie** a été -tout au long du Moyen Age- associé à un discours que Martin Luther refusera, à savoir à un discours où le jugement, brandi comme menace suprême, attend le pauvre pécheur après sa mort. « La fin des temps », c'est le combat du bien et du mal (cf. récits de l'Apocalypse) et le jugement de Dieu qui accueillera les uns et condamnera les autres. Or, Luther découvre « la justice de Dieu » qu'il pensait être une justice *active* (qui punit le méchant) comme une justice *passive* (qui déclare juste le pécheur). Cette découverte le fait s'écrier : « Et alors c'était comme si les portes du paradis s'ouvraient pour moi ! » Le « combat » du bien et du mal est certes vécu quelque part individuellement par chaque être humain mais il est vécu surtout et de manière définitive par le Christ sur la croix. La résurrection du Christ est la victoire déjà acquise pour tout être humain qui se confie en Christ. Le croyant, en plaçant sa confiance dans le Christ, devient ainsi en quelque sorte « co-héritier » de la victoire du Christ. C'est ce que Luther appellera le « joyeux échange ». en s'appuyant sur l'apôtre Paul (Lettre aux Galates, chapitre 2, verset 20) : « Ce n'est plus moi qui

vit, c'est le Christ qui vit en moi ». La relation au Christ qui justifie le pécheur devient ce que l'on appelle une « eschatologie actualisée, réalisée » ici et maintenant. Les textes bibliques qui évoquent la fin des temps sont interprétés de manière **existentielle** : le combat du dragon dans l'Apocalypse par exemple est le combat que vit l'être humain personnellement au moment où la parole de Dieu l'atteint, le « juge » et le déclare juste (cf. Evangile selon Jean, 5,24 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. »). Pour Luther, il y a donc une sorte d'eschatologie réalisée avec la mort et la résurrection du Christ, la parole de l'Evangile qui a atteint le cœur de l'être humain et le fait vivre désormais en « ressuscité ».

N'y a-t-il donc plus rien à attendre ?!

Luther ne s'illusionne pas sur les capacités humaines. Il affiche un « pessimisme anthropologique » évident ! L'être humain est *simul peccator, simul iustus* (en même temps pécheur, en même temps justifié). Pour le dire autrement : il est certes justifié, mais il l'est aussi tous les matins à nouveau ! Il doit réentendre qu'il est « passé de la mort à la vie, du jugement à la vie éternelle » tous les matins à nouveau. C'est pourquoi **l'Eglise** comme lieu où il peut l'entendre (et doit l'entendre), dans la prédication et à travers les sacrements, devient un lieu central. Mais cette Eglise n'est bien évidemment pas non plus un « lieu des purs », et la « prédication de l'Evangile » n'y est pas forcément toujours assurée... Il y a une « Eglise visible » et une « Eglise invisible » et aussi longtemps que l'histoire continue, cette « confusion » des deux persiste.

Ainsi, et alors que bien que pour lui, l'essentiel soit « derrière », Luther s'attend à ce que prochainement (l'accent est mis sur « prochainement » !), cette situation évolue et que soit révélé définitivement « le vrai et le faux ». Cette tension entre le « déjà là » et le « pas encore » sera seulement vaincue à la fin des temps. Luther interprète le combat entre les « deux Eglises » de son temps comme un signe évident de la proximité de la fin des temps. Puisque le combat dernier a commencé, l'être humain peut y participer en « sortant de Babylone ». La victoire du Christ est acquise, mais elle sera effective et visible pour tous seulement au moment de sa seconde venue. Luther refuse par contre tout ce qui pourrait ressembler à une construction humaine du règne du Christ : pas de théocratie, refus de tendances enthousiastes (cf. Thomas Müntzer). La Jérusalem céleste descend du ciel et n'est pas construite par la main des hommes (Apoc.21,2).

Calvin le rejoint dans cette approche des choses. La différence d'avec Luther consiste dans le fait que Calvin n'attend pas la fin pour demain... son attente est une attente plus individuelle de rédemption, un cheminement qui passe par la sanctification du pécheur. Chez lui, l'eschatologie s'individualise : l'attente proche se porte sur le jour de sa mort où l'être humain vit personnellement la réalité du « Dernier Jour ». Là où d'autres théologiens se donnent à cœur joie afin de proposer interprétations diverses et variées, des textes évoquant la fin du temps pour le monde et l'univers, Calvin refuse tout bonnement de s'y pencher. Les récits de l'Apocalypse selon Jean ne recevront, de sa plume, aucun commentaire...

### Etape 3

#### 3. Qu'est-ce qu'ils proposent à leur tour ? A l'exemple de Spener, Francke et du couple Petersen

Voilà donc la formulation théologique avec laquelle les piétistes vont avoir à faire ! Vous l'avez compris : il faut dire « les piétistes » car le mouvement n'est pas unifié dans sa doctrine, même si les différents auteurs partagent un certain nombre de questions et de convictions.

Tous les piétistes s'accordent pour dire que « le temps », individuellement comme universellement parlant, est à comprendre et à appréhender à l'horizon des promesses eschatologiques contenues dans les Ecritures.

Le passé comme l'avenir **déterminent** le présent (contre Aristote !). Mais la signification de ce « présent » peut varier beaucoup d'un auteur à un autre. Le présent peut être « l'époque du salut » comme il peut être « temps du jugement ». Les piétistes dans leur ensemble –et contrairement à ce que l'on a l'habitude de penser !- ne négligent aucunement la situation concrète et visible dans laquelle se trouvent l'Eglise et la société. Une compréhension du temps comme donnée uniquement « spirituelle » est étrangère aux piétistes. La tonalité eschatologique de base est d'affirmer l'attente d'un changement positif des données de ce monde. Spener – auquel nous aurons à revenir dans un instant- formule cette attente ainsi : « une espérance de temps meilleurs » (traduction de *Hoffnung besserer Zeiten*). Cette expression lui évite de recourir à un vocabulaire qui serait trop marqué par le millénarisme. Le piétisme insiste ainsi avec quelque obstination sur cet élément d'évolution positive, proche d'une vision millénariste et écarté par les Réformateurs.

Comment expliquer qu'un élément refusé clairement par les Réformateurs (le « Royaume des baptistes de Münster » et les activités d'un Müntzer ont dû jouer dans ce refus)<sup>9</sup> devient central chez les piétistes ?

Il y a quelques éléments historiques qui peuvent en partie expliquer cette évolution théologique surprenante :

- ✓ La confiance dans la parole qui « fait ce qu'elle annonce » est perturbée
- ✓ L'extension du protestantisme est stoppé, voire recule
- ✓ Les disputes intra-protestantes sont ressenties douloureusement
- ✓ Un contexte de crise et d'angoisse face à ce qu'apportera l'avenir s'installe

Ces événements négatifs du présent conduisent alors à une étude, voire une redécouverte des prophéties bibliques concernant un avenir meilleur !

Le livre de Daniel et l'Apocalypse de Jean redeviennent les livres centraux pour ces études.

Un **deuxième** élément s'y ajoute : chez les piétistes, on refuse une interprétation trop symbolique des textes. La conséquence est immédiate : si les prophéties ne s'appliquent pas *symboliquement* à la vie spirituelle du croyant, alors, elles doivent concerner *concrètement* la situation ecclésiale et sociétale ; elles contiennent alors des promesses pour envisager un changement dans l'Eglise et dans la société ici et maintenant ! L'idée d'une période de l'histoire dans laquelle règneraient le Christ avec ses élus se fait jour, appuyée sur des textes bibliques, une sorte de temps de salut dans le monde, dans l'Eglise, avant la fin effective de l'histoire. Selon les auteurs qui propagent ces idées millénaristes (ou chiliastes) ce « règne des 1000 ans » a 1. déjà commencé (en l'an 1300 selon le puritain Thomas Brightman, 1562-1607), 2. doit commencer prochainement (sans indiquer de date, selon l'anglican Joseph Mede, 1586-1638) ou 3. doit commencer pour une date bien précise (au plus tard en 1694, selon le professeur de théologie réformé Johann Heinrich Alsted, 1588-1638). Les prophéties dans le livre de Daniel et dans l'Apocalypse indiquent donc des événements historiques bien précis.

---

<sup>9</sup> **Article 17 de la Confession d'Augsbourg** : « Article 17 : Du Retour du Christ pour le Jugement  
Nous enseignons que notre Seigneur Jésus-Christ apparaîtra au dernier jour pour le jugement. Il ressuscitera tous les morts. Aux justes et aux élus il donnera la vie éternelle et la félicité. Quant aux impies et aux démons, il les condamnera à l'Enfer et aux tourments éternels.  
Nous condamnons donc les Anabaptistes, qui enseignent que pour les damnés et pour les démons les peines et les tourments auront une fin. Nous rejetons aussi certaines doctrines juives, que l'on rencontre aussi **actuellement**, d'après lesquelles, avant la résurrection des morts, les justes et les pieux détruiront les impies et règneront seuls sur la terre. »

Voici les signes pour dire que « les 1000 ans » sont « proches » : perte de pouvoir de l'Église catholique (qui est la « Babylone » des textes bibliques), victoire sur des ennemis, conversion des juifs (cf. Romains 11,25), affermissement de la « vraie Église ». Pour d'autres, des bouleversements naturels s'y ajoutent : tremblement de terre, signes dans le ciel... (les récits apocalyptiques de Matthieu 24, Marc 13 et Luc 21 sont interprétés dans ce sens).

Les écrits piétistes sont lus par un public toujours grandissant, en particulier par un public de tradition *réformée*. Dans le luthéranisme, la réticence est plus grande. Comment expliquer cette réception très différente ? Une piste intéressante pourrait être la suivante : le Christ apparaît dans ces écrits comme figure certes centrale (il s'agit de sa venue, de son règne), mais il occupe en tant que sauveur une place minimale. Or, la théologie luthérienne centre tout l'événement du salut (la justification) sur le Christ. **significatif**

<b>Regardons maintenant 2 personnages... et 2 conceptions de près :</b>
-------------------------------------------------------------------------

Pourquoi avoir retenu ces deux conceptions ? Elles s'avèrent caractéristiques pour deux approches qui se retrouvent dans toute la littérature piétiste par la suite.

Tout d'abord :

**A. Philipp Jakob Spener (1635-1705), et son « Espérance des temps meilleurs » (cf. *Pia Desideria*)**

Spener est la figure la plus centrale du piétisme **luthérien** de la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à la publication de ses *Pia Desideria* en 1675, on ne trouve pas de réflexion sur le temps autre que chez les Réformateurs. Mais dans ses *Pia desideria*, il parle de manière étonnante d'une « espérance de temps meilleurs » pour l'Église et la société. Cette conviction d'une « amélioration possible et envisageable » de la situation concrète de vie est totalement nouvelle pour le luthéranisme de l'époque et pourtant, Spener y tient jusqu'à la fin de sa vie (à savoir pendant 30 ans, contre vents et marées !).

C'est dans les recherches pour sa thèse de doctorat (une thèse sur... l'Apocalypse !) qu'il rencontre pour la première fois des interprétations *millénaristes* des textes étudiés. Lui-même est par ailleurs très attiré par l'idée d'une inspiration verbale du texte biblique (qui finit par rendre difficile toute critique du texte !), une sorte de lecture « au pied de la lettre », la recherche d'un sens littéral (recherche partagée par Luther, mais pour des raisons très différentes !) et non pas symbolique. Il n'est pas étonnant que de ces deux éléments (découverte d'une telle interprétation des textes et pratique d'une lecture littérale) soient nées chez lui le besoin d'une interprétation littérale (et donc concrète et non symbolique) des images et prophéties de l'Apocalypse...

Ses « Pia Desideria » que l'on peut regarder comme son « programme d'amélioration » de l'Eglise... et de la société, consiste en 3 parties :

*Première partie* : critique face au temps présent : l'Eglise est dans un triste état, trop de relations avec le pouvoir civil, les théologiens se perdent dans des discussions sans fond ; trop de dogmatisme au lieu de « théologie biblique ».

Spener conclut cette liste des vices avec une réflexion surprenante : il se demande si cet état-là de l'Eglise peut véritablement attirer des gens de l'extérieur, des catholiques par exemple, mais aussi des juifs (à Francfort où il est pasteur, se trouve une communauté juive importante). La manière dont vivent les chrétiens ne favorisent pas la conversion des juifs.

*Deuxième partie* : Il faut donc, sur ce tableau sombre « mettre la main à la pâte » pour changer les choses. Il se prononce clairement contre le séparatisme (quitter l'Eglise et en fonder une nouvelle « pure » ailleurs). Spener fonde cette exhortation -qui s'adresse surtout aux pasteurs mais aussi à tous les fidèles- sur deux prophéties qu'ils discernent comme « non encore accomplies » du Nouveau Testament :

- ✓ la conversion des juifs (Romains 11,25) et
- ✓ la « chute de Babel » (Babel qui, comme pour tous les exégètes protestants de l'époque, signifie bien évidemment l'Eglise catholique) annoncée dans l'Apocalypse selon Jean, chapitres 18 et 19.

Spener laisse ouverte la question si l'accomplissement de ces deux prophéties **présuppose** l'état meilleur de l'Eglise ou si l'accomplissement **provoque** cet état.

Pas de doute par contre en ce qui concerne une amélioration possible et l'importance d'y mettre la main ! Une anthropologie résolument optimiste se fait jour...

La *troisième partie* des « Pia Desideria » aborde alors des conseils pratiques et concrets comment envisager une telle « amélioration » (meilleure formation des étudiants en théologie, répandre davantage la lecture biblique...).

Ces conseils sont la conséquence à la fois de l'analyse de l'état mauvais, mais aussi d'une combinaison étonnante entre d'un côté l'espérance/l'attente d'un avenir meilleur **et** de l'autre d'un jugement éminemment positif des forces de chaque chrétien.

Dans ces textes, Spener n'utilise jamais le mot « attente millénariste », il préfère parler d'une « espérance de temps meilleurs ». Il sait qu'il se situe sur un terrain glissant et refuse d'ailleurs



toute spéculation sur les dates, il ne fait pas de calculs chronologiques. Il parle de « ce temps qui vient » avec une grande sobriété. Toutefois, des éléments millénariste sont présents dans sa théologie : notamment la conversion des juifs et chute prochaine de l'antéchrist...

La tradition luthérienne se situait dans une attente immédiate du « jour du jugement » et de la « venue du Christ » sans qu'il y ait un temps « intermédiaire d'amélioration ». Les activités humaines, l'engagement humain pour l'Eglise et la cité, devaient se concevoir sur le fond de cette « fin proche ». Un certain retrait par rapport aux activités pouvait en être la conséquence : pourquoi s'engager encore si demain vient la fin ?!

Spener par contre ouvre un temps propice pour un engagement intra-mondain. Faire des projets, élaborer des véritables plans d'amélioration pour l'Eglise perd alors son goût de « vouloir faire à la place de Dieu ». De l'autre côté, Spener cherche à contrer l'idée selon laquelle il pousse l'être humain à « faire son salut ». Non, l'activité humaine est une expression de confiance dans l'agir de Dieu.

Sa manière d'envisager le passé, le présent et l'avenir est colorée **positivement** ! Le présent n'est pas à subir simplement, l'être humain y travaille, y collabore. Chaque personne peut et doit influencer sur l'avenir, même si celui-ci reste fondamentalement un don de Dieu.

## **B. Le couple Petersen<sup>10</sup>**

Le piétisme compte un grand nombre de personnages féminins, dont Johanna Eleonora Petersen. Dans les écrits du couple Petersen (le mari est pasteur luthérien), couple que l'on compte parmi les « piétistes radicaux », il s'avère toutefois difficile de savoir qui a écrit quoi tant ils partagent leurs idées, travaillent et publient ensemble. Spener est en lien avec eux (c'est lui qui les a mariés), même s'ils ne partagent pas toutes leurs idées.

Pour l'histoire de la théologie, le couple Petersen revêt une grande importance: car ils revendiquent très ouvertement leurs idées chiliastes, ils les défendent à la fois avec des arguments bibliques et historiques et ils les propagent à travers de nombreuses publications. Ainsi, les Petersen ont influencé énormément de personnes.

Depuis 1685 environ, ils développent un schéma pour penser le temps. Contrairement à Spener (dont l'interprétation de Apoc 20 reste toujours quelque peu incertaine), leur fondement biblique est bien le chapitre 20 de l'Apocalypse de Jean :

---

<sup>10</sup> Johann Wilhelm Petersen (1649-1726), Johanna Eleonoran von und zu Mierlau (1644-1724).

« 20:1 Alors je vis un ange qui descendait du ciel. Il avait à la main la clé de l'abîme et une lourde chaîne. 20:2 Il s'empara du dragon, l'antique serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. 20:3 Il le précipita dans l'abîme, qu'il ferma et scella sur lui, pour qu'il ne séduise plus les nations jusqu'à l'accomplissement des mille ans. Il faut, après cela, qu'il soit relâché pour un peu de temps ».

Il n'y a pas de doute : pour eux, le prophète parle bien d'un temps de 1000 ans (lecture littérale du texte s'impose). Certes, ce temps n'apparaît nulle part ailleurs dans l'Écriture (ils le notent en passant), mais il leur semble toutefois « sous-entendu » à plusieurs endroits (Matthieu 4,23 et 1Thess.4,17). L'Église primitive avait bien la conviction d'un tel règne spirituel, mais a refusé d'interpréter dans le sens d'un règne effectif, terrestre. Les Petersen adoptent cette interprétation et du coup sont d'accord avec l'article 17 (cf. p.14, note 9) de la Confession d'Augsbourg qui – d'après eux- ne vise pas leur position !

La grande question est de savoir si un tel règne a déjà eu lieu ou bien est à attendre. Ils scrutent l'histoire de l'Église et en déduisent : « Non, un tel règne, même compris symboliquement, spirituellement, n'est pas discernable dans l'histoire ! » Alors, c'est logique : s'il n'a pas déjà eu lieu, il est donc à attendre !

Leur observation du **présent** les conduit à penser que ce règne ne peut plus être bien loin... Comme signes, ils discernent des changements politiques importants, et un nombre significatif (d'après eux) de conversion de juifs. Jusque-là, c'est l'observation des événements qui compte.

Dans un deuxième temps, ils se lancent dans des calculs savants (« calcul mystique et prophétique ») à partir des passages bibliques qui mentionnent temps et chiffres. A côté de l'observation des événements, ces calculs les confortent également dans l'idée que ce règne spirituel des 1000 ans est proche.

Ce qui les distingue d'autres auteurs piétistes de la même époque, c'est leur description détaillée de l'avenir. A côté des éléments du livre de Daniel et de l'Apocalypse de Jean, ils utilisent d'autres passages bibliques. Un schéma de base pour ce temps à venir est alors enrichi au fur et à mesure d'autres éléments. Voici ce qu'ils proposent :

Avant le début du règne : tristesse parmi les croyants qui sont persécutés, mis à mort (Apoc 11,3), puis le Christ vient pour le jugement.

Le jugement est double : un « jugement de grâce » apporte la « première résurrection » (Apoc 20,5) des témoins du Christ. Ce sont eux qui règneront avec le Christ et contribuent au « jugement de condamnation » sur les non-croyants (cf. Matthieu 19,28), des adversaires du Christ et le

diable. Ils seront tous dépossédés de leur pouvoir pendant 1000 ans. Ce règne ouvre à l'Église un temps de prospérité spirituelle, beaucoup de juifs se convertissent. A la fin de cette époque, il y a encore un reste de païens avec Satan (Apoc.20,3), mais le dernier jugement aura raison d'eux. Le Christ remet son autorité au Père, « le temps aura trouvé sa fin et la grande éternité commence ». Il y a donc une première et une deuxième résurrection et le jugement se fait en plusieurs étapes. Pourquoi ces détails qui nous paraissent confus et bizarres et bien loin de ce que l'on pourrait comprendre comme central dans l'Évangile ? ... On découvre, quand on lit les textes des Petersen, qu'ils cherchent à tout prix de trouver une place bien précise sur une ligne chronologique pour tout passage biblique qui, d'une manière ou d'une autre, évoque l'avenir. Ils placent tous les textes, indifféremment de leur auteur, de leur public, de leur contexte, sur un même plan : une sorte de travail synoptique.

Dans leur lecture biblique qui n'est pas superficielle, loin de là, ils découvrent un peu plus tard que le terme « éternité » ne peut pas avoir une seule compréhension/interprétation. Chaque fois qu'il est question d'éternel ou d'éternité dans les textes, selon eux, on ne devrait pas toujours le comprendre comme une durée sans fin. Tout dépend si le terme concerne Dieu ou autre chose. Seul Dieu est sans fin... (des convictions dogmatiques interviennent aussi dans leur lecture biblique !) donc : pour les autres endroits, il faudrait parler d'« éternité limitée » puisque le sujet est aussi limité. Condamnation, persécution, oui, le mal en lui-même sont « venus dans le temps », du coup, ils sont forcément « limités dans le temps » comme le temps est limité. Cette idée a eu des conséquences directes pour leur concept de l'« avenir » : ils imaginaient alors *entre* les 1000 ans et la récapitulation de tout en Dieu (pour une « éternité éternelle ») des « éternités limitées ». Ces « éternités limitées » servent à l'amendement des méchants, oui de Satan même ! Leur conviction en matière anthropologique se dit là encore : une anthropologie résolument positive ! Ils arrivent ainsi à proposer une eschatologie en trois temps : 1000 ans, époque des « éternités limitées » et « l'éternité éternelle ». A partir de ce schéma, ils entreprennent de noter pour chacun des passages bibliques qu'ils trouvent dans la Bible dans lequel de ces trois « temps » il convient de le placer ! Pour eux, c'est seulement à partir de ce travail accompli que le sens même de l'Écriture s'éclaire. Pour mémoire : le « sens même de l'Écriture », c'est le **Christ** pour les Réformateurs, notamment Luther !

Le « temps » d'une manière générale a pour eux la signification d'un développement possible : plus précisément d'un développement vers le mieux ! Ce développement, rendu possible par le

temps donné, vise même le perfectionnement. La question du mal, LA grande question de la théologie, se trouve « résolue » dans leur système : au fur et à mesure, le mal disparaît !

Leur système manque totalement d'impulsion éthique ou missionnaire : il s'agit d'attendre patiemment ce qui est promis. Une critique de l'Eglise de leur temps, comme on la trouve chez Spener, ou la formation de communautés afin de vivre une vie plus authentiquement chrétienne et influencer ainsi la vie de l'Eglise dans son ensemble disparaît de plus en plus comme préoccupation des Petersen.

Comme Spener, les Petersen partagent l'idée que « le temps » se porte vers l'avenir et y trouve son sens. Des changements, des améliorations du temps présent sont à attendre, et pour l'Eglise et pour la société.

Mais il existe une différence fondamentale entre les deux conceptions :

Pour les Petersen, les 1000 ans débutent **avec** le règne du Christ (on appelle cette position pré-millénariste), pour Spener, les 1000 ans **précèdent** la venue du Christ (on appelle cette position post-millénariste).

Chez tous les piétistes, on trouve cette « attente/espérance de temps meilleurs ». Les auteurs se distinguent pourtant fondamentalement dans la manière dont ils envisagent ces « temps meilleurs ». On peut distinguer deux conceptions de base : pré- ou post-millénariste.

Le **pré-millénarisme** ne voit pas de liens constitutifs entre le présent et l'avenir. Seulement un événement eschatologique majeur peut faire en sorte que la situation du présent bascule subitement dans un « meilleur ». Un petit groupe d'élus sait lire les signes de ce basculement prochain (et chez les Petersen, on voit à merveille que c'est véritablement cette tâche qui les occupe quasi exclusivement !). Cette minorité se comprend en opposition à la fois à l'Eglise de « ceux qui ne se doutent de rien » **et** en opposition au monde et à la société où vivent ceux sur lesquels le petit groupe avec son Seigneur va prononcer un jugement... Le passé comme le présent portent des accents entièrement négatifs, contrairement à Spener. L'engagement social ou l'effort de création dans le monde sont relégués au second plan, voire disparaissent de la préoccupation du croyant.

Le **post-millénarisme** (représenté par Spener, mais aussi A.H.Francke<sup>11</sup>) envisage par contre des liens forts entre le présent et l'avenir : Le croyant participe activement à ce que « le règne »

---

<sup>11</sup> Le pasteur luthérien August Hermann Francke (1663-1727) illustrera à merveille cette idée d'une « utopie réalisable » grâce à une certaine conception de l'avenir : les institutions qu'il a fondées à Halle/Saxe-Anhalt

advient, petit à petit, en s'engageant dans l'Eglise et dans la société pour un « temps meilleur », tout en comptant certes sur Dieu qui tient ses promesses. Spener publie pour un public large, pour exhorter tout le monde à « retrousser les manches » afin de travailler en vue de ce « meilleur ». Le présent est le lieu même où l'être humain est convoqué et où il doit s'engager. L'Eglise comme le monde ne sont pas des réalités entièrement mauvaises : la critique –même acerbe- vise à secouer, non pas à condamner sans appel.

Là où les pré-millénaristes ont tendance à dire : « Le patient [l'Eglise, le monde] est trop malade, on ne peut plus rien pour lui, il faut quitter sa chambre d'hôpital pour ne pas être contaminé soi-même », les post-millénaristes leur répondent : « Non, au contraire, le patient est certes malade, mais il faut rester à son chevet, le soutenir, lui donner les médicaments nécessaires, lui prodiguer les soins nécessaires pour qu'il reprenne courage, pour que la vie revienne en lui. » Il y a une espérance à accueillir.

#### **Etape 4**

#### **4. Cette manière d'envisager le temps qui passe, le temps qui vient : les conséquences théologiques et pratiques**

Une réflexion sur le temps n'est pas neutre. Elle a des répercussions directes sur ma manière de vivre. Pour Spener, comme pour d'autres, la « trouvaille » que les temps peuvent s'améliorer, et que cette « amélioration » est voulue de Dieu, le mobilise de manière incroyable pour une critique constructive de son Eglise, sans ménager ses efforts et sans crainte quand il doit envisager de se défendre devant ses collègues qui ont l'impression qu'il « vire mal » !

Pour les Petersen, la conséquence de leur conviction que tous les passages bibliques concernant le temps (puisque inspirés et tous pareillement importants) doivent figurer dans un schéma théologico-temporel qui culmine dans un savoir de ce qui va se passer dans un grand basculement, les pousse à négliger totalement l'engagement social.

Les réponses de Spener et des Petersen peuvent surprendre un lecteur d'aujourd'hui, tant par les idées mises en avant que par les images utilisées... Mais à travers tout ce qui nous semble « bien loin » de nos préoccupations, leurs réponses posent des questions fondamentales :

- ✓ Et toi, comment te situes-tu dans l'histoire ?

---

(orphelinat, écoles, ateliers de réinsertion...) impressionnent encore aujourd'hui tout architecte, constructeur ou entrepreneur qui y passe...

- ✓ Si les textes de la Bible sont pour toi des références, que fais-tu avec ces prophéties ? Comment les lis-tu ? Avec quels critères, tu les écarteras éventuellement ?
- ✓ Comment envisages-tu (est-ce que tu envisages ?) un avenir « meilleur » ? « pire » ? ... En quoi, cette conviction se reflète-elle dans ta vie de tous les jours ?

Les réflexions des piétistes révèlent aussi leur représentation de l'être humain (et de Dieu en même temps), représentation qui change par rapport au pessimisme anthropologique (et biblique...). Du coup, à travers leurs réflexions sur le temps se fait jour une question centrale : Qui est l'être humain ? De quoi est-il capable ? et... qui est Dieu en face de cet être humain ? Collaborateur ? Créateur ? Sauveur ? ... Plus rien ?

Le débat est ouvert !

Je vous remercie pour votre attention.

#### **Petite bibliographie pour poursuivre la découverte des piétistes :**

- ❖ Lagny, Anne (éd.), *Les piétismes à l'âge classique. Crise, conversion, institutions*, Presses Universitaires du Septentrion, 2001.
- ❖ Michel Cornuz (éd.), *Gerhard Tersteegen, Traités spirituels*, Coll. Petite bibliothèque de spiritualité, Labor et Fides, 2005. (afin de découvrir un piétiste **réformé**...)
- ❖ Spener, Philipp Jakob (traduction par Annemarie Lienhard), *Pia desideria*, Paris: Arfuyen, 1990.